N° 227. CINQ CENTIMES Dimanche 5 Mai 1889

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 95.

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

PRIX DES ANNONCES :

ANNONCES	0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES	0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . .	0 fr. 75 —
LOCALES	1 fr. —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux *Bureaux du Journal* à PARIS à l'*Agence Havas*, 8, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES aux *bureaux de la SBELGIQUE*, dans les mes A. Goemaere et du 104, boulevard Anspach et 3, rue des Téléniers.

TÉLÉPHONE

ROUBAIX-TOURCOING 4 MAI 1889

AU CONSEIL GÉNÉRAL

Plusieurs questions intéressantes ont été discutées hier, au Conseil général du Nord. La séance a été aussi mouvementée qu'instructive. Un fait à constater, avant d'entrer dans aucun détail, c'est que tous ceux qui ont assisté à cette séance, en ont emporté la conviction qu'il existe, dans notre Assemblée départementale, une majorité républicaine solide et compacte, que les manœuvres perfides des monarchistes ne parviendront jamais à ébranler, encore moins à entamer.

La première discussion importante de la séance, s'est engagée sur le vœu de M. Louis Legrand, relatif aux candidatures éligibles. L'honorable conseiller général de Valenciennes avait demandé que la distribution des bulletins de vote portant des noms de candidats appartenant à cette catégorie, fût interdite par la loi ; et le bureau auquel ce vœu avait été renvoyé, en proposait l'adoption, par l'organe de M. Dron, rapporteur.

M. de Carpentier, le président du banquet de l'Alcazar, le seul boulangiste avéré du Conseil général du Nord, a profité de cette occasion, pour revendiquer les droits souverains du suffrage universel (!!), au nom de son maître Boulanger. L'assemblée a accueilli cette revendication cynique, par une explosion de huées.

M. de Carpentier a eu cependant deux consolations, dans son infortune. M. Bergerot, député réactionnaire et M. Degroote, ce maire phénomène d'Hazebrouck que ses arrêtés grotesques contre les sociétés musicales et contre les muséums d'anatomie, ont rendu célèbre dans la France entière, lui a prêté l'appui de son éloquence irrésistible.

Malheureusement pour le champion du boulangisme, M. Sculfort est venu démasquer, dans un langage indigné, la coalition de M. de Carpentier avec les membres de la droite ; et notre homme a reçu le coup de grâce, avant l'ouverture du scrutin qui a donné les résultats suivants : 23 voix pour le vœu de M. Louis Legrand et 20 voix contre. Signalons parmi les 20 auxiliaires de M. de Carpentier, les soi-disant républicains Mapieu, d'Armentières, et Mention, de Douai. Electeurs, souvenez-vous !

Un second incident a permis encore à la majorité de l'assemblée départementale, de manifester hautement ses opinions républicaines. Le 3e bureau proposait par la voix de son rapporteur, M. de Carpentier (encore lui ! toujours lui !), l'adoption d'un vœu tendant à permettre aux communes, de subventionner les écoles libres.

La majorité du Conseil général ne s'est pas trompée sur le sens de ce vœu, essentiellement clérical. Aussi, M. Sculfort a-t-il été vigoureusement applaudi par ses collègues républicains, lorsqu'il a fait le saisissant tableau des efforts perfides tentés par les conservateurs, pour reconquérir le terrain que les lois scolaires leur ont enlevé.

Une intervention malencontreuse de M. Degroote, a achevé la déroute de M. de Carpentier et de ses alliés. Le vœu clérical, a été repoussé par 31 voix contre 22.

La fameuse liberté des pères de famille est donc bien malade : et la journée a été fort mauvaise pour le boulangisme.

Nous félicitons nos amis du Conseil général du Nord, de leur excellente attitude. Ils ont encore une fois bien mérité de leurs électeurs.

A.-G. CLAUDE.

P.-S. — On trouvera plus loin, les détails de la discussion à laquelle a donné lieu, à la fin de la séance, la question des entrepreneurs. Le Conseil général a adopté les conclusions du rapport du préfet. Tout est bien qui finit bien.

TANT MIEUX !

UN SOUVENIR DE 1867

Les journaux boulangistes, bonapartistes et cléricaux croient émouvoir le pays en essayant de donner un départ des ambassadeurs étrangers une importance qu'il n'a point en réalité. La France n'a jamais espéré — peut-être même jamais désiré — voir les empereurs et les rois se mêler aux fêtes populaires du Centenaire de la Révolution.

Ne sait-elle point d'ailleurs qu'il n'y a sous les hommes des souverains qu'un peu de poeziste, fourberie et mensonge ?

L'Exposition de 1867 n'en a-t-elle point donné la preuve M. John Lemoinne le rappelle dans un article du *Matin*.

C'était en 1867, et nous avions la grande exposition du Champ-de-Mars, celle à laquelle l'usine Krupp envoyait le canon monstre qui faisait l'admiration des badauds et qui, déjà, dardait son œil de bronze sur nos monuments, celle aussi dans laquelle la grande duchesse de Gerolstein entrait en calèche à quatre chevaux. D'autres têtes couronnées, plus sérieuses, y vinrent aussi. Les états-majors purent faire leurs observations à loisir, et ils purent se dire, en soulevant le dessus du panier : « Les temps sont venus ».

En quittant Paris, le défunt vieux roi de Prusse écrivit à l'empereur Napoléon III :

« Au moment de rentrer dans mes foyers, je m'empresse de vous remercier de tout mon cœur. Votre Majesté aimé que l'impératrice, pour l'accueil plus qu'aimable et amical que j'ai rencontré de la part de Vos Majestés pendant mon séjour à Paris, à jamais mémorable sous tant de rapports. C'est en formant les vœux les plus ardents pour le bonheur de Vos Majestés et pour la France que je suis de Votre Majesté, le bon frère et ami.

« GUILLAUME. »

Eh bien ! franchement, nous ne regrettons pas que ce genre de frères et amis ne viennent pas inaugurer l'Exposition de 1889.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Un village tonkinois

De grandes fêtes seront organisées à la section coloniale de l'Exposition pendant le cours de l'été.

Une troupe de comédiens annamites est attendue à Marseille au milieu du mois.

Ces comédiens joueront au théâtre tonkinois installé à l'Esplanade des Invalides les drames et les comédies qui sont actuellement à la mode en Annam.

L'installation des habitations annamites sera éclairée la nuit selon la tradition locale et donnera l'illusion d'un village du Tonkin.

On reproduira, d'autre part, la cérémonie des fiançailles du mariage, et toutes les réjouissances en honneur au Tonkin.

Les artifices

Que les amateurs de feux d'artifices se réjouissent et que les autres se bouchent les oreilles...

Les commandes remises par le gouvernement, à l'occasion des fêtes du Centenaire, ne s'élèvent pas, dit on, à moins de 300.000 bombes et pièces aquatiques, et 200.000 fusées.

C'est à Versailles, le 5 mai, que commencera cette débauche de pétards.

Les statues monumentales

Les deux figures monumentales érigées au pied de la façade du dôme central et symbolisant l'*Industrie* et le *Commerce*, ont été complètement dégagées aujourd'hui de leurs échafaudages.

Elles n'ont pas moins de sept mètres de haut.

On a dû les mouler sur chamier, comme du reste, aussi les statues ornant les palais des Beaux-Arts et des Arts Libéraux.

C'est par fragments que ces statues ont été montées. On en a rejoint les diverses parties sur place et les peintures leur ont donné aujourd'hui la teinte bronzée qui doit être définitive.

La Tour de Nesle

On a reconstruit à l'Exposition la Tour de Nesle, la maison du Baignerl, la Cour des Miracles et le Chemin des Sonneurs.

Pour ne parler aujourd'hui que de la Tour de Nesle, nous pouvons affirmer qu'elle justifierait, à elle seule, le gros succès qu'obtiendra assurément cette intéressante restitution.

Au rez-de-chaussée sera la salle des Gardes. Au premier étage, la salle du banquet, où nous retrouverons Pierre Gaultier d'Aunay. Au deuxième, où se trouve la chambre à coucher de Marguerite de Bourgogne, on assiste à l'entrée de Buridan ; enfin, au troisième, à la sortie de Buridan de la chambre à coucher, on voit le jeune écolier disparaître dans la trappe d'une oubliette.

LA TOUR EIFFEL

Le phare électrique

Hier, on a procédé au montage du phare électrique qui va être installé dans la rotonde aménagée au sommet de la Tour Eiffel.

Cette pièce est pareille de tout point aux plus puissants des phares qui ont été érigés sur les côtes de France. La lampe électrique placée au centre aura une force de sept ampères.

Une particularité légitimée par le but patriotique de l'Exposition la signale toutefois à l'attention du public. Elle portera trois lentilles colorées en bleu, blanc et rouge, de sorte que les couleurs nationales feront lentement le tour de la coupole.

Aujourd'hui seront mis en place les projecteurs électriques qui, de la Tour, doivent promener sur Paris de puissants rayons lumineux. Ces projecteurs n'ont pas moins, chacun de 90 centimètres de diamètre. Placés à 290 mètres, près des appartements de M. Eiffel au-dessus du phare, ils porteront, par les temps clairs jusqu'à la distance de 10 kilomètres environ. Ils sont identiques à ceux en service sur les cuirassés de notre flotte. Leur puissance totale équivaut celle de dix mille becs Carcel et l'intensité totale de leur rayon lumineux équivaut à environ huit millions de carcels.

En concentrant les deux faisceaux sur un unième objet, on pourra donc atteindre à une intensité de seize millions de carcels.

Un journal dans la Tour

Le journal le *Figaro* s'est installé dans la tour Eiffel à 115 mètres 73 centimètres du sol. Un pavillon a été construit qui abritera le *Figaro de la Tour Eiffel* : rédaction, composition, tirage à la machine rotative.

La composition comprendra douze ouvriers, il y aura trois rédacteurs, un correcteur, un metteur en pages, des garçons de bureau, enfin tout le cortège d'un journal.

L'heure de tous les pays

Des horloges spéciales placées à la première plate forme de la tour Eiffel donnent sur un seul cadran l'heure des pays suivants :

Paris, Vienne, St-Pétersbourg, Madagascar, Théâtre du Soleil, Tahiti, Calcutta, Melbourne, Pékin, Yoddo, Onolulus, Honolulu, San Francisco, Sheridan, Nouvelle-Orléans, Panama, New-York, Buenos-Ayres, Rio-Janeiro, les Açores, Lisbonne et Londres.

La « Bataille » et l'« Intransigeant »

Le journal la *Bataille* est assigné par la société de l'*Intransigeant* à comparaître aujourd'hui 4 mai, devant le tribunal de commerce de la Seine, « pour concurrence déloyale ». Il s'agit, on se le rappelle du remarquable article de M. Maximilien Luce du journal l'*Intransigeant*, publié dans la quatrième page de la *Bataille*. La société requérante réclame 50.000 francs de dommages-intérêts.

UN COUP MANQUÉ

L'Exposition préoccupe l'Europe. — Le mouvement vers Paris

La presse de la triple alliance se donne beaucoup de mal en ce moment pour atténuer le plus possible l'effet produit sur le public par la nouvelle de l'ouverture immédiate de l'Exposition de Paris que l'on avait si souvent mise en doute.

On est d'autant plus dépité que dans presque toutes les classes de la société, en Autriche, malgré la liesse systématique organisé dans une certaine presse autour de l'Exposition, on paraît, plus que jamais, intéressé à ce qui se passera cette année à Paris.

On parle un peu partout des merveilles annoncées, et les sociétés autrichiennes et de Hongrie, malgré M. Tisza, se disposent à aller les voir.

Des sociétés privées organisent pour les bourses moyennes des trains de plaisir dont le premier partira le 25 mai.

MM. Bismarck, Tisza et Crispi, vous avez manqué votre coup.

LEÇON A UN BOULANGEAR

La *Victoire*, de Bordeaux, publie la lettre suivante :

Paris, 29 avril 1889

Monsieur H. Almet, rédacteur en chef, de la *Victoire* (Bordeaux).

Monsieur,

J'ai après hier, par la *Justice*, que, sans m'en prévenir, sans m'en avoir demandé l'autorisation, vous avez publié dans la *Victoire* quelques phrases d'une lettre que je vous ai adressée, récemment et qui avait un caractère absolument confidentiel.

Je n'étais jusqu'à ce jour pour vous en exprimer ma surprise et mon mécontentement mais vous n'avez pas même jugé à propos de chercher à justifier votre procédé.

J'ignorais qu'on ne pût écrire à un homme qui a été votre ami, et qui est journaliste, sans s'exposer à voir livrer à la publicité et se transformer en moyen de polémique, des appréciations d'un caractère intime, d'autant moins réservées qu'elles avaient été formulées avec la pensée de la discrétion qui devait les accueillir.

J'ai regretté dans cette circonstance une leçon dont je me souviendrai.

Et vous aussi, Monsieur le rédacteur, car vous assumez la responsabilité des suites de votre indiscrétion.

Recevez, Monsieur, mes civilités empressées.

A. ACHARD, député de la Seine.

L'enterrement du Sic Rochefort

Le rédacteur en chef de l'« Intransigeant » ne viendra pas. — Les dispositions conciliantes du gouvernement.

Une dépêche de Londres annonce, que M. Henri Rochefort ne viendra décidément pas à Paris pour assister, dimanche, à l'enterrement de son fils, — malgré les dispositions dans lesquelles se trouvait le gouvernement pour faire suspendre les effets du mandat d'amener décerné contre le rédacteur en chef de l'*Intransigeant*.

A ce propos, nous croyons devoir préciser les conditions dans lesquelles un sauf-conduit pouvait être et pourrait être encore accordé à M. Rochefort, ces conditions ayant été inexactement expliquées jusqu'ici.

Actuellement, par ordre du président de la commission d'instruction de la Haute-Cour, qui a signé la mandat d'arrêt de M. Rochefort, tous les commissaires de police de la frontière et des ports doivent appréhender le rédacteur en chef de l'*Intransigeant* dès qu'il se présentera.

Or, pour que l'effet décrit ci-dessus fût suspendu, il faudrait que le gouvernement — ce qu'il était et demeure résolu à faire — intervint en ce sens auprès du président de la Haute Cour.

Mais le gouvernement n'interviendrait ainsi que dans le seul cas où M. Rochefort lui même lui en adresserait préalablement la demande.

POUR LES PAUVRES

Lettre du Préfet de la Seine. — L'initiative de M. Jules Simon.

Le *Matin* a reçu la lettre suivante :

Paris, le 2 mai 1889.

A Monsieur le Rédacteur du *Matin*,

Monsieur, à la suite de l'article de M. Jules Simon intitulé *Le Pari du Pauvre*, paru dans le Matin du 25 avril dernier, un généreux anonyme vient de m'adresser une somme de 4,000 F., avec une lettre dont la publication me semble revenir légitimement à votre journal.

Votre élément collaborateur ayant inspiré visiblement cette bonne œuvre, il me semble juste qu'il soit associé dans la reconnaissance des pauvres au trop modeste bienfaiteur dont je regrette de ne pas connaître le nom, afin de pouvoir le remercier comme il le mérite.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le préfet de la Seine,
POUBELLE.

UNE STATUE A CHEVREUL

Le conseil municipal d'Angers a décidé, qu'un monument sera élevé à M. Chevreul sur une des places publiques de la ville.

Une souscription nationale sera ouverte pour couvrir les frais du monument.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

M. CARNOT
CHEZ les ÉTUDIANTS

Paris, 3 mai.

Le président de la République a visité aujourd'hui, à deux heures, le siège de l'Association des étudiants, 41, rue des Ecoles.

M. Fallières, accompagné de M. Lanes, secrétaire particulier du ministre, est arrivé quelques minutes avant le président.

MM. Girard, vice-recteur de l'Académie de Paris ; Himly, doyen de la Faculté des lettres ; Ribot, doyen de la Faculté des sciences ; Colmet de Santerre, doyen de la Faculté de droit ; Liard, directeur de l'enseignement supérieur ; Morel, directeur de l'enseignement secondaire ; Lavisse, Tisserand et plusieurs autres professeurs des Facultés, étaient réunis au siège de l'Association.

Il y avait environ quatre cents étudiants, la plupart coiffés du béret officiel.

M. Carnot s'était fait précéder par un don d'une coupe en argent de vermeil richement reliés : les *Grands Ecrivains de la France*, que l'on avait exposés dans l'une des salles du premier étage.

A deux heures, le président, accompagné du général Brugère et du lieutenant-colonel Touiza, descendait de voiture dans la rue des Ecoles. Il a été reçu par de très chaleureuses acclamations, et les cris de : « Vive Carnot ! Vive la République ! »

La même réception chaleureuse se continue dans la cour intérieure. Là, M. Carnot est reçu par le comité de l'Association, ayant à sa tête M. Chaumeton, le président, qui lui adresse les remerciements de l'Association.

M. Carnot a répondu :

Messieurs, j'avais promis depuis longtemps de visiter l'Association des étudiants. Je tiens aujourd'hui ma promesse.

Je suis heureux de voir cette jeunesse que l'estime, que j'aime et qui est l'avenir de la France et de la République !

La visite des différentes salles a ensuite commencé : le président est passé par les salles où sont les bibliothèques de médecine, de pharmacie, de droit. Lorsque le président redescend, pour se rendre au second local de l'Association, au n° 43, une nouvelle acclamation se fait entendre. On se sent dans un milieu jeune et enthousiaste.

Dans le petit espace à parcourir dans la rue des Ecoles, les étudiants lui font escorte ; une foule assez nombreuse s'est jointe à eux.

Après une rapide visite des nouveaux locaux, M. Carnot se rend dans le salon de réunion du premier étage.

A ce moment, M. Montagne, chef du service de l'Annuaire, offre, au nom de l'Association, au président de la République un exemplaire du luxe illustré spécialement à l'intention de la visite de M. Carnot de l'Annuaire (1888 89) de l'association des étudiants.

Cet exemplaire, relié en satin blanc, aux couleurs de l'association et de l'Université, contient l'historique de l'association, la liste des membres, le tableau des cours de toutes les écoles de l'Université de Paris et une foule de renseignements utiles à l'étudiant.

Sollicité alors par M. Chaumeton de mettre sa signature sur une de ses photographies, qui resterait comme souvenir de cette visite, M. Carnot écrit la dédicace suivante :

A mes jeunes amis,

Et il ajoute : « C'est un plaisir pour moi en venant vous saluer, de constater que vous êtes bien organisés pour l'étude. Votre Association ressemble à une ruche qui serait en plein travail. »

M. Chaumeton présente à ce moment à M. Carnot un jeune étudiant hongrois qui est venu visiter l'association.

Le président, s'adressant aux étudiants leur dit :

« Je suis persuadé, messieurs, que vous serez aimables pour lui et pour les étudiants étrangers comme on l'a été pour vous naguère. »

Le président a alors quitté l'association et est remonté en voiture, au milieu de nouvelles acclamations et des cris réitérés de : Vive la République ! Vive Carnot !

LA HAUTE COUR
DE JUSTICE

La commission d'instruction

Paris, 3 mai. — La commission d'instruction, a tenu aujourd'hui une deux séances habituelles. Elle a entendu plusieurs témoins et a continué l'examen de ses dossiers.

M. Clément est arrivé à 4 h. 35, portour de volumineux paquets.

*

Ses dossiers que M. Moreau, liquidateur judiciaire du Comptoir d'escompte, a été mandé devant la commission de la Haute cour.

M. Mayer, directeur de la *Lanterne* sera entendu ce matin.

LE BANQUET DE L'HOTEL-DE-VILLE

Paris, 3 mai. — MM. Spuller et Constans sur l'invitation qui leur en a été faite par le Conseil municipal, ont accepté d'assister au banquet qui aura lieu le 11 mai, à l'Hôtel de Ville et auquel assistera M. Carnot, président de la République.

LA CIRCULAIRE DE M. ROUVIER

Paris, 3 mai. — La circulaire de M. Rouvier, ministre des finances, aux agents de son administration, sera expédiée demain aux intéressés.

RÉVOCATION DE M. VACHER

Paris, 3 mai. — Le ministre de l'intérieur vient de faire signer par le Président de la République, un décret révoquant M. Vacher, député de la Corrèze, de ses fonctions de maire de Treignac.

M. Vacher a, on le sait, accepté les fonctions de vice-président du comité boulangiste après la fuite de MM. Naquet et Turquet.

TERRIBLE INCENDIE A LYON

Lyon, 3 mai. — Hier soir, à cinq heures,

FEUILLETON DE L'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 20

Le Docteur Vampire

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON SCÉLÉRATE

— Oui, monsieur, oui... oui... balbutia-t-elle en proie à un léger accès de fièvre ; mais vous me promettez, n'est ce pas ?

— Thureau répondit en souriant d'un air bonhomme :

— Pourquoi doutez-vous ?

— Ah ! c'est que... c'est que... dans un moment de désespoir, de jalousie, j'ai menacé Anatole... Mais je n'en ferai rien ; qu'il me laisse, le pauvre hère, j'en aurai la remorde, j'en accepterai la honte... mais je veux le garder, je veux le garder !

— Soyez tranquille, nous en aurons tout soin, dit le Vampire, aussi hypocrite que son complice était lâche.

— Là, te voilà contente, dit Anatole. Le docteur prend tout sur lui, nous sommes d'accord, il dessous. Ne gênons plus et embrasse ton grand chien-chien.

Et puis, dans une nouvelle pirouette, il entraîna l'hareau en réclamant sa chambre à coucher.

Dans le parcours il ne trouva que ce mot aimable au parlant de sa victime :

— Hein, est il assez fort calibre le crampon ! Ah il est vrai que si vous êpousez ma tante Victoire, les deux feront la paire.

Jeanne ne comprit pas la double entente des promesses de Thureau et de son amant ; elle éprouva quelque passagère méfiance de côté ; mais il était falla autre chose pour lui rendre une paix complète. Elle essaya de dormir, se tournant vers la ruelle, fermant les yeux avec résolution, le sommeil résista ; chaque fois qu'il semblait venir, l'anxiété, le chagrin, un pasme moral ou physique lui étreignait le cœur ou lui causait un tressaillement. Cessant de lutter, elle se résigna à veiller, se remit à ouvrir ses sens sécuri, appuyée sur ses oreillers, et promenant sur la chambre un regard investigateur assez vague.

En somme, cette chambre était très convenable. C'était une pièce de luxe, ce qu'on appelle en province une chambre d'honneur. Evidemment Thureau n'en disposait qu'à bon escient.

Dans le clair obscur de la lampe baissée, l'œil fatigué et fixe de la voyageuse, échouée dans ce caravansérail suspect, éprouvait le contraste des incidements de son cerveau ; il y avait des instants où ces objets prenaient des proportions bizarres, des formes étranges, les ombres se grossissaient avec des aspects sinistres.

Le silence y ajoutait ses impressions de terreurs indéfinies. Cependant, elle avait beau prêter l'oreille, enfoncer son regard à travers les rideaux des croisées, il ne s'élevait pas dans l'espace le plus petit écho ; la lueur la plus faible ne traversait pas le ciel.

Le sommeil est un hôte contrariant, il suffit qu'on l'appelle pour qu'il résiste.

Jeanne Lebourg, étouffant dans ses oreillers, se remit sur son séant, et ses grands yeux un peu hagards et effarouchés recommencèrent leur examen.

Tout à coup elle tressaillit, se souleva davantage, se pencha à demi, en dehors de ses oreillers ; à force de regarder et d'examiner ce panneau immobile, à travers la clarté indigue, elle venait de distinguer une imperceptible rainure.

Le panneau de droite avait aussi sa porte !

Certes c'était un détail bien petit bien insignifiant ; il n'y avait qu'un cerveau agité et fiévreux pour pour s'occuper de si peu de chose.

Les récits les plus invraisemblables de ses lectures lui repassèrent par l'imagination. Le nom même de *Kenner*, qu'elle avait entendu donner à cette habitation isolée, ajouta à cette fantasmagorie insensée.

Elle allait passer enfin à un sommeil rebelle, quand elle se ranima en sursaut, se releva cette fois aux trois quarts sur sa couche et prêta l'oreille.

Etait ce un effet de son demi sommeil, le jeu d'un cauchemar, ou bien une réalité ? il lui semblait avoir entendu un bruit du côté du panneau condamné, bruit autrement net et réel que les sons indécis qui jusqu'alors traînaient dans l'atmosphère de la chambre.

Sa poitrine battit à se rompre et ses prunelles dilatées s'attachèrent de nouveau avec une fixité effrayante sur la rainure qui rayait le papier.

Un faible laps s'écoula, une minute au plus qui lui parut un siècle, mais rien ne confirma le bruit qui avait réveillé la sensation de son engourdissement.

— Allons, pensa la voyageuse, j'ai décidément rêvé.

Mais en cherchant à se persuader, elle n'en était pas bien convaincue, la pauvre petite parisienne, peureuse et superstitieuse, tout en essayant de rejeterpoin question qui attirait le sommeil. Avant de l'avoir trouvée, elle entendit, cette fois à n'en pouvoir douter, quelque chose remuer doucement, graduellement, suivi de deux petits coups, contre la mystérieuse cloison.

Son premier mouvement fut de prendre le cordon de la sonnette, qui pendait à la tête de son lit, et que la gouvernante lui avait dit correspondre à sa chambre.

Le second mouvement fut de n'en rien faire, de sauter en bas du lit et de s'avancer sur ses pieds nus, pour écouter de plus près.

Elle commença par hausser la lampe.

Rien de tel que la lumière pour donner du cœur aux plus poltrons. La clarté, qui illumine toutes les parties de la chambre, dissipa ces trois terreurs, de terreurs de notre jeune fille. Elle retrouva même sa présence d'esprit jusqu'à songer que cet éclat insolite pourrait être remarqué du dehors, ne fût-ce que par Mathieu, logé dans un pavillon près de la grille. Mais elle constata que les volets de ses fenêtres étaient clos.

Ses pas, si légers qu'ils fussent, firent craquer le parquet à plusieurs places. Ce fut le seul bruit qu'elle entendit d'abord. S'approchant alors contre le panneau, et soliant l'oreille à la rainure, elle imita exactement ce qui avait attiré son attention, en grattant du bout du doigt contre le papier de tenture, et en frappant deux ou trois petits coups.

Presque aussitôt elle entendit une façon de long soupir.

Son sang se figea dans ses veines ; toutes les fables de son enfance lui montèrent au cerveau : elle rêva fantôme.

Cependant, la lumière continuant son bienfaisant effet, elle surmonta cette émotion et osa demander à voix mi-voix :

— Y a t-il quelqu'un là ?

— Oui, fut-il répondu aussitôt par une voix sombrée, dont elle ne put distinguer le timbre si le sexe. Ecoutez-moi, les minutes present.

— Parlez ; j'écoute ?

— J'étais à cette place tantôt, quand vous aviez du monde avec vous. J'ai suffisamment entendu ce qui se disait, pour être éclairé sur l'objet de votre séjour ici et sur ce qui s'y trouve.

La voix s'arrête.

— Achevez, dit Jeanne suspendue palpitante aux lèvres invisibles.

— Chut !... Ecoutez-moi.

Après une seconde, la voix reprit vivement sur un ton plus bas encore et plus pressé :

— Un dernier mot : défiez-vous de tout et de tout le monde dans cette maison ; soyez dissimulée et prudente ; surtout, veillez sur votre enfant !...

La voix haletait et suffoquait en achevant ces rapides sirs.

— Merci, dit la voyageuse, merci ?..... Mais, encore une fois, ne saurais-je point qui vous êtes pour vous remercier mieux ?

Pas de réponse. Mais un bruit inédit, plus insaisissable encore que les précédents se produisit le long du panneau, en hauteur, en sorte qu'il s'épaissait du mur.

Avant qu'elle pût s'en rendre compte, un autre bruit sourd, mais plus pesant, y succéda.

Son oreille fixée sur la rainure qui aidait à la condulte des sons n'en perdait rien. Celui ci augmentait ou se rapprochait.

Elle devina enfin : c'était un escalier qu'on montait.

Puissamment attirée par la volonté de pénétrer les secrets et les drames qui l'enveloppaient, et dans lesquels elle se sentait entraînée elle-même, il n'y avait pas eu de force humaine capable, sans la broyer, de l'arracher à son observatoire.

Elle devina enfin : c'était un escalier qu'on montait.

Puissamment attirée par la volonté de pénétrer les secrets et les drames qui l'enveloppaient, et dans lesquels elle se sentait entraînée elle-même, il n'y avait pas eu de force humaine capable, sans la broyer, de l'arracher à son observatoire.

Elle était encore à cinq ou six minutes après, et elle s'en applaudit, car ce n'était pas terminé.

Un vagin grincement retentit dans l'espace ; — elle comprit qu'on fermait une serrure — puis le bruit sourd et pesant recommença ; les pas redescendaient.

Quand elle fut certaine que c'était bien fini, elle raviva la flamme de la lampe, prit celle-ci à la main, et examina minutieusement le panneau pensant.

Plus rassée, elle reconnut alors qu'il n'avait pas d'autre apparence que celui d'une porte condamnée comme inutile ; et l'on avait pas même pris la peine de dissimuler le trou de la serrure, masqué, il est vrai, par la toilette d'acajou.

S'étant récouchée, elle finit cette fois par s'endormir.

Il y avait longtemps que son amant faisait de même, sans tant se tourmêtre.

Il dormait encore lorsque Thureau entra chez lui, gaillard et gai de cette gaillardise et de cette gaieté qui étonnaient toujours par leur contraste avec sa personne maigre et sa nature décolorée.

— Eh quoi ! mon jeune ami, dit-il, encore au lit ! Allons, debout. Je n'ai pas voulu faire ma visite seule à notre jolie malade.

— Me voici, docteur ; rien qu'une minute. Mais convenez que je dois être sérieusement assoupi !

— Je comprend bien. Je vous le répète, je suis à vos ordres, mon. Mamette va tout de suite retenir une nourrice, car il n'y a pas à lantipouner. Mademoiselle Victoire prendra la chose comme elle voudra, et mademoiselle Anna Choiseul aussi.

M. Anatole passa du blême au livide.

— Ton, s'écria-t-il, pas de bourrics !

— Allons donc, grand enfant, fit le vampire en haussant les épaules, laissez faire vos maîtres.

La pauvre lâche baissa la tête et se tut.

Jeanne était levée. Ils reprirent leur air aimable ; le docteur lui tâta le pouls d'une façon gênante, et prononça cet oracle :

— Tout va au mieux. Mais il vous faut de l'air et un peu d'exercice. Venez avec nous faire le tour du verger.

Le voyageur accepta cette fois avec empressement cette proposition. Il lui semblait qu'elle sortait de prison, en échappant une heure à l'atmosphère de cette chambre bleue, où elle avait tant souffert, et où elle devait tant souffrir encore.

Il n'y avait qu'un petit étage à descendre et l'on se trouvait dans le grand verger dont nous avons parlé.

Thureau voyant Anatole peu empressé à donner son bras à Jeanne qui, cependant lui avait beaucoup parlé, le prit en l'entourant de toutes sortes de politesses et d'égards.

Le jeune lâche marchait à côté, le nez en l'air, lâchant par intervalles éloignés une observation niaise, et fumant ses cigarettes.

Jeanne, alors très recueillie, remarquait toutes choses, et, se rappelant l'avis de la voix inconnue, prenait beaucoup sur elle pour paraître tranquille et confiante. Il importait par dessus tout de tromper ces trompeurs.

Elle examinait les localités avec un intérêt dont le maître des lieux était loin de deviner la portée. Pendant qu'il lui montrait les grands arbres et les beaux fruits, elle regardait, sans en avoir l'air, le mur noir et la disposition de sa construction.

(*A suivre*) OCTAVE FERE.

Hubert Delcroix, vol 4 mois — Henri Soudan, Imprimeur — Ancienne Maison Prouvost-Delcroix, Rue du Vieil-Abreuvoir, 12, Roubaix.